

Carles (Pierre)

Naïveté (médias)

Corruption et connivences

Publié :

« Arapèdes et salamandres », Spirale, 2000

Titre : Arapèdes et salamandres

Bloc :

Pierre Carles

“ Pas vu pas pris ”

Film vidéo couleur. Listen Productions, 81 min.

Présenté dans le cadre de Symfolium 2000

du 1er au 9 avril 2000.

Il n'est pas nécessaire d'avoir fait une longue carrière pour s'être entendu dire : “ ne fait pas ceci, ne fait pas cela, tu vas te brûler, plus personne ne voudra te parler ” Quelque soit votre milieu, vous rencontrez alors les limites de ce milieu dans sa capacité d'auto-critique. Vous découvrez des mécanismes d'exclusion étonnants, le caractère tribal de la culture corporative, la dimension mafieuse d'un pouvoir qui — avec son *omerta* professionnelle — vous paraissait jusque là légitime dans la reconnaissance de la loyauté et du mérite des individus. Mais on vous fait comprendre qu'une réclamation contre une injustice, faire des remous contre une irrégularité dans un milieu (média, université, corporation, etc.) — cela sera aussitôt interprétée comme une attaque contre le milieu lui-même, parce que finalement un professionnel (journaliste, professeur, directeur, ...) ne peut jamais se tromper. Vous serez alors accusés de salissage de la profession et de dénigrement malsain. Vous

aurez mis la merde dans le ventilateur.

Il vous semblait que le système rassemblait légitimité morale et responsabilité sociale : soudain celui-ci fait de vous le paria : cet excès de force indique que vous avez rencontré une faiblesse du système. Si le système réagit si vivement, lorsqu'il est mis en cause dans les irrégularités de quelques uns de ses membres, c'est que la duplicité de quelques uns révèle directement la duplicité du système. La force du film de Pierre Carles, c'est de ne pas prêter attention au détonateur, mais d'observer attentivement le caractère disproportionné de l'explosion provoquée. Tout part d'un petit document vidéo où l'on voit le vice-président de TF1 fait un petit bout de lobbying auprès du ministre de la défense français, en attendant de passer à l'antenne. Ce document est anodin, il ne révèle rien mais a le mérite d'introduire la question de la connivence entre les journalistes et la classe politique. Cet épisode piraté n'est qu'un prétexte, mais les réactions et les dénégations qu'il entraîne sont étonnantes par leur uniformité et leur véhémence dans la tribu médiatique. Cette dernière, cependant, commet une série d'erreurs très révélatrices.

D'abord le système prend pour acquis que celui qui revendique, au-delà de ce qu'il réclame, ne désire rien autant que d'appartenir au système, d'être accepté dans la tribu. La réponse donnée au revendicateur c'est : accepte l'injustice, l'absurdité, la connerie, les petites magouilles ... si tu veux être un jour accueilli parmi nous. Voyez l'absurdité de se faire dire : accepte en silence d'être victime si tu veux conserver tes chances de rejoindre un jour les bourreaux ! Les membres de la tribu médiatique ne peuvent concevoir qu'un jeune réalisateur se présente à eux sans avoir le désir d'être comme eux : ils n'étaient pas prêts au terrorisme médiatique et à ses stratégies suicidaires pour filmer le processus de censure de l'intérieur. Ils ne peuvent le concevoir tant ils sont habitués à tout faire pour éviter l'exclusion, habitués comme ils sont à faire tous les jours les mille compromis qui leur permettent de ne jamais envisager un instant l'éventualité de leur exclusion.

Deuxième erreur du système : il croit être tout. Ainsi les journalistes à la télévision, les cadres dans les corporations, les professeurs dans les universités, ... croient qu'il n'y a qu'eux, qu'ils possèdent les institutions et que sans eux on ne saurait exister. Alors, après vous avoir menacé d'exclusion (qui est formulée rappelons-le à quelqu'un qui est déjà virtuellement exclu) " tu vas te brûler ", " plus personne ne voudra te parler ", — ils sont étonnés si vous ne les suppliez pas de rentrer dans leurs équipes, ils sont étonnés de constater un mois après, un an après, que vous êtes encore là, comme l'arapède agrippé à son rocher. Croyant avoir le monopole de la pensée, de la parole, de la création, de la production, de la visibilité, ... ils avaient sous-estimé la force des petits réseaux, le courage des individus. Leur prétention de croire qu'il n'y a qu'eux les aveugle, ils croient que l'exclusion suffit pour vous faire disparaître du paysage. " Pas vu pas pris ", commandé par Canal+ n'est jamais passé à la télévision française et pourtant il a connu une excellente diffusion en salle : parce qu'il nous fait " voir " beaucoup de choses.

Troisième erreur du système et de ses tenants : en vous menaçant d'être désormais " brûlés ", ils révèlent spontanément à quel point ils ne sont préoccupés que de leur image. Car se brûler c'est perdre son image. " tu vas te brûler " : c'est la première chose qu'ils vous disent pour la bonne raison que c'est leur priorité : leur image c'est leur fond de commerce, ils n'ont rien d'autre à vendre, mais cela ils veulent le vendre le plus cher possible. Pierre Carles n'est pas un nouveau Don Quichotte qui réclame à grands cris la vérité, la justice, ... Il confronte les individus à leurs propres déclarations, il renvoie les actions réelles de l'individu à l'image qu'ils se sont édifiés et qu'ils exploitent. Ceux qui disent ne pas avoir d'image sont révélés comme en ayant une. Ceux qui se disent fanatiques d'objectivité et professionnels de la vérité (il s'agit des émissions l'Heure de vérité, Le Droit de Savoir, Envoyé Spécial, Zone Interdite, Le Vrai journal) sont révélés comme des bricoleurs du mensonge, des improvisateurs de vitrines. C'est ce qui rend cette enquête

particulièrement suave c'est de voir comment ce sont les journalistes les plus " engagés ", les plus " anticonformistes " qui finalement tentent de censurer un propos qui met en jeu l'image du journaliste. La leçon se vérifie avec les intellectuels les plus " à gauche ", tout particulièrement ceux qui n'assument pas leur pouvoir, lorsque vous tentez de mettre en jeu l'image de l'intellectuel. Pour reprendre le propos de Serge Halimi : " il y a une espèce de paranoïa des détenteurs d'un pouvoir qui n'acceptent absolument pas la transparence qu'ils prétendent imposer aux autres acteurs du champ social ".

Pierre Carles confond les journalistes qui prétendent utiliser des méthodes correctes : parfois la dénégation viendra par après, afin de parachever sa démonstration. Exemple : Pierre Carles filme à leur insu des journalistes, ceux-ci s'indignent par après comme quoi cela ne se fait pas : Carles nous montre aussitôt des images que ces journalistes avaient eux-mêmes filmés en utilisant ce moyen. Non content de leur retourner leur propre méthode, il leur renvoie à la figure dans le moment même où ils la nient ! C'est encore une question d'image : ils prétendent des choses (qu'ils sont propres, intègres, justes, corrects, véridiques, ..) comme s'ils ne s'étaient jamais regardés dans le miroir. Pierre Carles leur tend le miroir dans lequel ils ne veulent pas se voir. Ce qui est encore plus risible c'est de les voir se tortiller devant cette nouvelle image d'eux-mêmes qu'ils n'attendaient pas. Confrontés à leur méthodes et à leur duplicité, ils s'efforcent désespérément de nier leur propres contradictions.

Ce qu'ils prétendent : qu'ils regardent au mérite réel et non à l'avantage indirect qu'ils tireront de l'attribution de subventions, de postes, de contrats ... ; qu'ils ne considèrent jamais le statut institutionnel de l'individu pour juger de la valeur de sa pensée, sa production, ...; qu'ils ne tiennent pas compte des avantages politiques qu'ils trouveraient à favoriser leurs alliés, ou les favoris de leurs alliés, sous prétexte de ne servir que l'information, l'éducation, le public, ... Ainsi Pierre Carles nous montre ce qu'on savait : que les journalistes, au lieu de faire preuve d'esprit critique, aident les personnalités politiques à

vendre leur image. Ils s'auto-promotionnent entre eux. Transferts de capitaux-prestiges, manipulations d'icono-points symboliques. On savait tout cela avec fatalisme, mais Carles nous le fait voir. On voit ainsi qu'ils réagissent **tous de la même façon**, dans le même repli corporatif, toujours embarrassés, parfois en colère, alors qu'ils prétendaient être parfaitement libres, désireux de montrer les coulisses, capables d'esprit critique, et revendiquaient leur différence par rapport à ceux (toujours les autres) qui sont muselés par leurs patrons. On voit que cette différence est fictive. Pourquoi ? Parce que les médias, les universités, les corporations, ... mettent en scène de pseudo-antagonismes, des simili-débats, une quasi-diversité, en accentuant de micro-différences et en mettant hors jeu ceux qui ne sont pas d'accords sur les questions fondamentales. Ils travaillent inlassablement à l'occultation des convergences fondamentales, au renforcement d'un même tissu social basé sur l'exclusion et la connivence.

On se demande, en regardant les directeurs de programme et journalistes-vedette interrogés dans " Pas vu pas pris ", comment ces gens, pourtant si soucieux de leur image, s'en tirent aussi lamentablement dans une situation où il y aurait tout avantage à faire volte-face et de passer du côté de ceux qui les confronte pour interroger leur légitimité. C'est qu'ils ont finit par croire en leur image. Elle est devenue la chose la plus sérieuse et ils se renfrognent davantage dans leur sérieux. Il serait si facile de dire à ce moment : — eh bien ! je dois admettre, j'admets que je ne suis pas aussi audacieux, libre de toute allégeance, propre de toute manœuvre pour mon intérêt personnel, etc. — que je voudrais bien le prétendre. Volte-face qui aurait pour effet de tout désamorcer. Mais le ridicule tue semble-t-il, et on préférerait mourir plutôt que d'admettre quoi que ce soit. Et c'est là que Pierre Carles peut dire qu'il ne les pousse pas à la faute, mais qu'ils se mettent eux-mêmes dans cette position intenable de la dénégation et de la mauvaise foi.

Mais non, ils préfèrent s'enfoncer davantage en niant ce qu'ils ont pourtant devant les yeux. On est consterné de voir des professionnels de la façade, des

virtuose de l'image devenir si maladroits. Parce que ces gens vivent dans un monde où tout est image sociale, parce qu'ils croient que rien ne peut exister sans eux, — ils croient bientôt qu'il suffit de nier quelque chose pour la priver magiquement de toute existence. Je n'ai qu'à exclure quelqu'un et il cesse d'exister. Mieux : je n'ai qu'à le chasser de ma conscience et il n'a jamais été. On croit reconnaître ici, à un niveau micropsychologique, le comportement des régimes totalitaires où l'on gomme l'image d'un ancien allié sur les photographies, où l'on efface sur les documents toute trace des personnes en disgrâce afin d'en récuser l'existence même. Pour ces régimes, comme pour les individus qui protègent leur image, c'est justement parce que pour eux tout est image qu'il leur faut effacer les images indésirables : non pas seulement les oublier mais leur substituer le vide de ce qui n'a jamais été.

Ainsi du grignotage que les gens dans les bureaux, dans les couloirs ... exercent les uns sur les autres ; ils préféreraient mourir plutôt que l'admettre. Et pourtant ils y travaillent tous les jours. *L'omerta* se révèle d'autant plus rigide que ce qui est caché est petit et honteux : les compromis sont insignifiants pris un par un, monstrueux dans leur ensemble. Lorsqu'on vit en périphérie des grandes capitales culturelles de ce monde, on a tendance à se plaindre que son milieu culturel est bien petit. On déplore les jeux de connivences, les privilèges statutaires, etc. mais ils nous semblent inévitables en raison de l'étroitesse du milieu. " Pas vu pas pris " démontre que ce sont les personnes qui réduisent ainsi notre monde à des passions liliputiennes : seuls peuvent grimper ceux qui sont prêts à lècher les bottes des gens établis. Chez les gens établis, la solidarité se paie un prix de réciprocité ; rien n'est gratuit, la considération et le respect doit s'acheter. Nous sommes prêts à y mettre le prix, nous allons très loin dans cette surenchère, nous nous arrêtons sur le seuil du mépris de soi, en fait nous passons outre et nous supportons de nous mépriser en méprisant les autres davantage.

Pierre Carles se contente de renvoyer les beaux parleurs à eux-mêmes. Pas de

morale trop appuyée, c'est la farce de l'arroseur arrosé. Ici les gens disent qu'ils n'ont pas peur de se mouiller, mais ils éviteront à tout prix d'éclabousser les autres, de peur que leur petit bain ne leur coûte trop cher. Là-bas on ne craint pas d'arroser les autres, mais on a horreur de se retrouver mouillé, surtout avec son propre procédé. C'est parler beaucoup d'eau, mais c'est de feu qu'il s'agit : Pierre Carles savait qu'il serait désormais " brûlé " : véritable salamandre qui soumet ses principes à l'épreuve du feu. Nous avons tous des principes, mais nous ne voulons pas avoir l'obligation de les mettre en pratique. On ne saurait, en effet, invoquer une éthique du métier, une morale des professionnels, une bonne conduite des entreprises, une justice des patrons. Rien de tout cela n'existe. Cela n'existe que dans les discours des notables de la culture. On ne peut rien contre eux, non ! on peut une chose : qu'ils cessent de croire en leur propre discours. ils pourront continuer à discourir. Mais voilà, ils n'ont rien de plus beau que leur image, ils ne supportent pas l'idée qu'elle soit ébréchée, ils sont trop narcissiques pour être vraiment cyniques.

Autre chose : le milieu des médias n'est pas plus corrompu qu'un autre. Partout où les individus tirent profit de leur image, ils sont prêts à des compromis, sévir sur les choses réelles, diminuer les autres : ils n'ont pas conscience de jouer avec des vies réelles tant ils se préoccupent de l'existence de leur propre image, de la valeur de leur nom. La force du propos de Pierre Carles c'est de prendre la télévision comme un verre grossissant : les enjeux du paraître et du pouvoir y sont plus importants, et aussi les mécanismes d'exclusion y sont plus subtils, plus pernicious, plus expéditifs, — car il y a plus d'argent. C'est pourquoi les gens sont prêts à s'enfoncer plus profondément dans l'absurdité pour préserver leur image, pour ménager leur carrière : et pendant ce temps tout leur semble tout à fait correct. Ce n'est pas excessif de dire que ce comportement peut conduire aux pires catastrophes, la connerie humaine ne travaille pas toujours pour l'argent, parfois elle brigue une position hiérarchique plus élevée, on a vu des époques encore récentes où le relais

politique donnait une portée catastrophique au réflexe de l'exclusion tranquille : qu'on se rappelle cette parole de Himmler à Poznan, le 4 octobre 1943, tirée du manuscrit de son discours : “ extermination, voilà ce que nous faisons. [...] Ne pas avoir flanché dans tout cela, et — à part quelques exceptions dues à la faiblesse humaine — être restés corrects malgré tout, cela nous a endurcis. ”

Tout au long de “ Pas vu pas pris ”, les gens du milieu reprocheront à Pierre Carles d'être naïf. Les gardiens des privilèges (de passer à la télévision, de fréquenter les personnalités importantes, etc.) s'imaginent que Carles est assez naïf pour s'imaginer qu'il pourrait s'imposer dans le milieu sans jouer le jeu de l'hypocrisie et de la connivence. Pour ceux qui ont vu le film, Carles apparaît loin d'être naïf : il avait tout prévu d'avance, sinon comment aurait-il été en mesure de tout filmer et d'enregistrer ses conversations téléphoniques ? Et, en même temps, il nous apparaît merveilleusement naïf, d'une naïveté qu'on peut lui envier et qui nous renvoie à notre regard d'enfant sur le monde : pourquoi il y a t'il tant de bêtise méchante et de sérieux méprisant chez les adultes ? Carles est naïf parce qu'il ne cesse de croire qu'il finira par gagner sur le plan de la légitimité, même s'il doit se battre contre la légalité. Et pour peu que nous trouvions son entreprise légitime, nous nous découvrons naïf à notre tour.

2646 mots